



HAL
open science

L'édition en langue arabe : un échec prometteur !

Yves Gonzalez-Quijano

► **To cite this version:**

Yves Gonzalez-Quijano. L'édition en langue arabe : un échec prometteur!. Robert Bistolfi; Henti Giordan. Les langues de la Méditerranée, L'Harmattan, 2002, 2-7475-3819-2. halshs-01274667

HAL Id: halshs-01274667

<https://shs.hal.science/halshs-01274667>

Submitted on 16 Feb 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

L'ÉDITION EN LANGUE ARABE : UN ÉCHEC PROMETTEUR !

Yves Gonzalez-Quijano

Vers la fin du XIX^e siècle, le début d'une diffusion, à grande échelle, des produits imprimés dans le monde arabe eut, entre autres conséquences importantes, celle de favoriser la constitution de ce que Benedict Anderson a appelé une « communauté imaginée » ; une nouvelle perception politique se fit jour, autour d'une « communauté » de personnes partageant divers symboles fédérateurs au nombre desquels on doit compter la consommation d'une même presse d'actualité, ou encore d'une même production romanesque (Anderson 1983). Associé, dès l'origine, à la modernité politique de la région, le marché arabe de l'imprimé n'a cessé, depuis, d'évoluer au gré de fluctuations à la fois révélatrices et constitutives d'un sentiment national arabe dont l'importance n'est pas à démontrer, même si sa traduction politique a connu des fortunes très variées. Pourtant, en termes d'échanges réels, et non pas du point de vue de son poids symbolique, l'édition arabe, éternellement en crise, est loin de remplir sa mission. A priori, l'émergence des nouvelles technologies devrait lui rendre la tâche plus difficile encore, mais il n'est pas interdit d'y voir également une raison d'espérer en l'avenir...

Le « retard » éditorial arabe

On ne saurait proposer un aperçu de l'édition arabe sans évoquer le « retard » avec lequel l'imprimerie à caractères mobiles fait son apparition dans cette partie du monde. En effet, en dépit des quelques impressions réalisées dans les couvents chrétiens du Proche-Orient au XVII^e siècle, puis malgré l'introduction officielle de la presse à imprimer dans l'Égypte de Muhammad Ali vers 1822, il faut tout de même attendre la seconde moitié du XIX^e siècle, et notamment la création du premier journal privé en 1855 à Damas (*Mir'at al-ahwâl*, « Le Miroir des événements »), pour observer les prémices d'un véritable marché arabe de l'imprimé. En vérité, celui-ci ne se développera que deux ou trois décennies plus tard, et plutôt avec l'Égypte comme centre.

Pendant longtemps, on s'est contenté de constater ce retard (Martin 1988 : 357 et suiv.), ou encore de l'expliquer par des arguments de type culturel qui n'étaient pas toujours dénués d'arrière-pensées politiques. D'une manière ou d'une autre, c'était toujours la sclérose du « fatalisme musulman » qui avait empêché les pays arabes de

connaître plus tôt les bénéfices d'une invention qui manifestait mieux que toute autre l'évidente supériorité de la civilisation occidentale... Fort heureusement, l'histoire du livre et de l'imprimé ne s'en tient plus à une telle « explication ». Davantage que les simples difficultés techniques inhérentes à la spécificité de l'alphabet arabe, on considère désormais que le développement tardif de l'imprimerie arabe a été provoqué par une série d'obstacles économiques et culturels.

De par la place qu'elle occupait, dans les sociétés arabes classiques, la très importante corporation des copistes contribua, très certainement, à freiner l'introduction des « machines à reproduire » modernes. Il y eut également d'autres réticences, associées à des réalités moins concrètes mais tout aussi déterminantes. Par exemple, la place accordée dans les sociétés arabes et musulmanes au rapport esthétique à la lettre et au verbe dont témoigne la calligraphie, et surtout le maintien, jusqu'à l'époque moderne, d'un système de formation et de transmission du savoir largement fondé sur l'oral, et dans lequel l'écrit se bornait bien souvent à ne garder que la trace d'une parole avant tout mémorisée (Graham 1987).

Dès lors, on comprend mieux pourquoi les élites, notamment religieuses, tardèrent autant à adopter une technique dont l'essor allait de fait provoquer un véritable bouleversement culturel, lequel n'épargnerait pas leur propre statut. D'ailleurs, pour se persuader que la religion musulmane fut loin d'être toujours cet obstacle que l'on s'est plu à mettre en avant, il suffit de se rappeler le rôle joué, aux premiers temps de l'imprimé arabe, par des hommes de religion qui n'étaient pas tous, tant s'en faut, des réformateurs. A côté d'un Muhammad 'Abduh, qui fut un temps directeur du *Journal officiel* égyptien et qui contribua à la modernisation d'al-Azhar, de très nombreux cheikhs, spécialistes de la langue arabe de par leur formation religieuse traditionnelle, apportèrent une contribution essentielle au premier essor de l'édition égyptienne (Tannahi 1996).

Il n'en reste pas moins que le contexte historique qui a présidé à la naissance de l'édition arabe diffère beaucoup de celui qu'on peut observer dans d'autres histoires éditoriales, en particulier en Europe. Dans ce dernier cas, l'essor du livre imprimé fut essentiellement la conséquence d'initiatives individuelles, qui se développèrent en dehors des pouvoirs institués, aussi bien politiques que religieux (et même largement contre eux). En revanche, l'exemple de l'Égypte de Muhammad 'Ali, de même que les khédives qui lui succédèrent, montre bien comment la naissance de l'imprimé fut au contraire dans le monde arabe, à l'origine au moins, presque toujours le fruit de décisions prises par le pouvoir, avec le soutien de certaines élites intellectuelles.

Par ailleurs, de par le contexte historique qui a présidé à ses débuts, le caractère très immédiatement politique d'une bonne partie de la production imprimée arabe était presque inévitable. Bien souvent en effet, cette édition fut instrumentalisée pour être mise au service de la lutte contre la domination des puissances coloniales — et de

leur alphabet — dans le cadre de l'affirmation de l'identité nationale d'une toute nouvelle « communauté » de personnes que la diffusion de l'imprimé contribuait précisément à mettre en évidence.

Le choix d'une édition nationale ou régionale

Dans le monde arabe, on remarque toutefois que deux dimensions « nationales » de l'édition peuvent coexister, sans nécessairement être exclusives l'une de l'autre : la première concerne l'entité politique nationale, en tant qu'État parmi d'autres ; la seconde englobe la « communauté » des pays de la région utilisant (au moins à l'écrit) une même langue, l'arabe « standard », c'est-à-dire une version modernisée de l'arabe classique (cf. dans ce même numéro l'article de Georgine Ayoub). Loin d'être théorique, cette question renvoie, dans les faits, à des réalités bien concrètes qui soulignent, si besoin était, combien les enjeux politiques et idéologiques se mêlent, indissociablement, dans le cas de la Méditerranée arabe, à des réalités culturelles ou encore économiques.

En effet, pour tel ou tel État de la région, développer un secteur éditorial c'était se doter, en faisant souvent le choix de rompre avec la langue de l'ancienne puissance coloniale, d'un instrument indispensable à la construction nationale. Le plus souvent, il fallut créer de toutes pièces, en suscitant parfois des ruptures dramatiques, un secteur éditorial capable d'assurer la formation des nouvelles générations, mais également de constituer un imaginaire « authentique », à travers la publication d'œuvres de créateurs locaux. Dans le même temps, ce besoin d'une édition nationale (au niveau de chaque État arabe) s'exprimait dans un contexte historique où les différentes accessions à l'indépendance étaient en grande partie rendues possibles par l'existence d'un fort courant nationaliste unitaire panarabe. Pour autant, il était patent que certains pays, au premier rang desquels on trouvait l'Égypte bien évidemment, étaient à l'évidence mieux armés que d'autres pour occuper une place centrale sur la scène politique et culturelle régionale...

Loin de se limiter à la seule dimension politique, cette tension entre des choix et des stratégies de développement au niveau national et régional comportait également une dimension économique et technique. Jusqu'à une époque récente, tous les États de la région étaient loin de posséder le savoir-faire nécessaire à une édition nationale de qualité (nombre des monarchies pétrolières du Golfe, par exemple, ne commenceront à développer un véritable secteur éditorial qu'à partir des années 1970). Plus fondamentalement encore, il est clair depuis toujours pour bien des analystes, à commencer pour les professionnels du secteur, que l'existence d'un marché régional, outre ses implications politiques et culturelles, constitue le seul horizon capable d'assurer un véritable développement de l'édition arabe. Pourtant, en raison de barrières économiques et administratives, pour ne pas dire politiques dans un

ensemble régional où les appels à l'unité arabe prennent rarement le pas sur une conception sourcilleuse de l'indépendance nationale, l'édition panarabe reste aujourd'hui encore, même au temps des chaînes et de la presse satellitaires qui enjambent les frontières, largement à construire...

Néanmoins, tant que la plupart des États arabes n'avaient pas accédé à l'indépendance, la question du choix entre ces deux niveaux de développement, le national et le régional, ne se posait pas véritablement. En effet, au sein des États placés, selon des statuts divers, sous domination étrangère, des secteurs éditoriaux avaient pu se développer, mais essentiellement dans la langue de la puissance occupante et dans la plupart des cas comme de simples extensions des marchés éditoriaux métropolitains. Pour autant, la demande des lecteurs pour une production en langue arabe, en particulier pour tout ce qui pouvait relever du domaine de la religion, était loin d'avoir disparu. Dans les faits, l'édition en langue arabe devait rester, jusqu'aux années 1960, le quasi monopole des Égyptiens. A cette date, ils étaient encore à l'origine de trois livres sur quatre en circulation dans le monde arabe (Khalîfa 1974)¹.

Pour comprendre la raison d'une telle situation, il faut revenir aux origines de l'imprimerie arabe. Bien entendu, celle-ci fut étroitement liée à la renaissance intellectuelle et politique au XIX^e siècle, une renaissance qui concerna l'ensemble des pays de langue et de culture arabes (et même au-delà parfois, notamment dans le monde asiatique), mais dont les principaux foyers de rayonnement se situèrent néanmoins dans les pays du Levant et en Égypte, et même dans ce seul pays principalement, à partir du dernier quart du XIX^e siècle (Hourani 1991). A cette époque en effet, les politiques ottomanes visant à la réforme de l'Empire, mais également à un meilleur contrôle des provinces arabes les plus proches de la Sublime Porte, eurent pour résultat, compte tenu d'un contexte économique également très difficile, de susciter un puissant mouvement de migration, y compris chez les élites proche-orientales. Elles trouvèrent refuge, du moins pour nombre d'entre elles, à Alexandrie et au Caire. Ainsi, bien des fleurons de la presse et de l'édition égyptienne, les journaux comme *Al-Hilal* ou *Al-Ahrâm*, une maison d'édition comme Dâr al-Ma'ârif, furent créés à cette époque par quelques-uns de ces *shawwâm*, des émigrés, souvent d'origine chrétienne, du Levant (Sabat 1966).

L'édition égyptienne tirera d'autant plus profit de cet apport qu'elle n'eut pour ainsi dire pas à lutter contre la concurrence. En effet, comme on l'a déjà signalé, la période coloniale ne fut guère propice au développement de secteurs éditoriaux en langue arabe. De plus, comme celle-ci concernait, dans une large mesure, une production de type religieux (Nusayr 1987), et donc musulman, l'Égypte tira également avantage d'être un des principaux foyers de l'islam sunnite, avec la

¹ Évaluation d'un chercheur du livre égyptien, Ch. Khalîfa. Cf. Y. Gonzalez-Quijano, *Les Gens du livre. Édition et champ intellectuel dans l'Égypte républicaine*, CNRS éditions, 1998, p. 125 et sq.

présence sur son sol d'une institution aussi prestigieuse qu'Al-Azhâr. C'est d'ailleurs autour de ce pôle religieux que se développa, selon des modalités encore assez proches de la librairie traditionnelle préindustrielle, un des deux secteurs de ce qui constituait, dans les faits, une bonne partie de l'édition arabe ; l'autre, plus moderne et plus « laïc », s'organisa dans un quartier voisin, celui de Faggala, autour des principaux organes de presse de l'époque.

Le destin d'une grande maison d'édition telle que Dâr al-Ma'ârif résume bien les progrès, et les limites de l'édition « moderne » durant la première partie du XXe siècle et même un peu au-delà. Certes, de par sa qualité technique et éditoriale, elle put rivaliser, dans les meilleurs cas, avec les entreprises internationales, auxquelles elle emprunta brillamment certaines innovations telles que le livre de poche qui fit très tôt son apparition. Mais les projets de développement régional, avec la création de véritables filiales dans le monde arabe, à commencer par le Liban, n'aboutirent pas, en raison d'un contexte politico-administratif (censure à l'importation, droits exorbitants à l'exportation, piratage, etc.), mais aussi parce que la profession, globalement, ne se modernisa pas. Faute, également, d'un marché qui n'atteignit pas une masse critique suffisante, à cause des lacunes des politiques d'éducation, mais aussi de la concurrence qui résultait de l'édition en langues étrangères.

En dépit de brillantes exceptions, un cercle vicieux, qui associait étroitesse du lectorat, médiocrité de l'offre, limites techniques des capacités de production, maintien de réseaux de distribution archaïques, absence de réglementation juridique sur les droits d'auteur, ou encore faiblesse des échanges régionaux, explique donc la marginalité et le retard de l'édition arabe moderne, en dépit de son immense tradition classique.

La révolution de la culture industrielle

Paradoxalement, c'est au moment où l'Égypte occupait une place prépondérante sur la scène régionale que les éditeurs cairotes allaient se trouver contraints de céder peu à peu leur monopole de fait sur le marché du livre arabe. En effet, malgré une série d'initiatives culturelles courageuses mais souvent inefficaces, les entraves politiques et économiques imposées en Égypte à une économie du livre très largement nationalisée allaient faire le bonheur des éditeurs de Beyrouth (Gonzalez-Quijano, 1998 119 et suiv.). La capitale libanaise devint, à partir des années 1960, la capitale du livre et de la presse arabes, jusqu'à voir sa suprématie fortement disputée au cours de la guerre civile qui ravagea le pays à partir de la seconde moitié des années 1970, mais aussi, plus fondamentalement, en raison de la transformation de l'économie du livre, dans le cadre d'un profond renouvellement des pratiques culturelles, désormais de plus en plus associées aux industries de la culture.

En effet, au tournant des années 1970, la disparition de deux grandes figures, celles du raïs Gamal Abdel Nasser et de l'« astre d'Orient » la chanteuse Oum Kalthoum, marqua symboliquement la fin d'une époque. Sous l'impulsion du président Sadate, l'Égypte allait opérer un total renversement d'alliances qu'accompagna l'adoption de politiques économiques libérales. Durant la même décennie, deux chocs pétroliers devaient déclencher un afflux de capitaux en provenance des monarchies de la Péninsule arabique, prônant une pratique résolument conservatrice de l'islam. Les conséquences politico-économiques de cette période ont fait l'objet de maintes analyses (Kepel 1984), mais on continue à avoir une conscience beaucoup moins aiguë des bouleversements culturels qui les accompagnèrent, même lorsqu'ils ont décrit avec brio par les romanciers les plus brillants (Sonallah Ibrahim 1992).

En effet, c'est clairement à partir de cette période que le monde arabe s'est engagé, selon des temporalités naturellement propres aux conditions politiques et économiques de chaque État, dans un processus de modernisation (et même de mondialisation), aux énormes conséquences socioculturelles. Jusqu'à cette époque, l'offre culturelle avait été régie, globalement, par un système de production dans lequel, pour reprendre l'utile distinction opérée naguère par Jean-François Lyotard (1979), la valeur d'usage continuait à l'emporter sur la valeur d'échange. L'ouverture économique et l'influence de plus en plus déterminante du marché allaient au contraire ouvrir le règne de la culture industrielle.

Pour un secteur tel que l'édition, depuis longtemps largement dépendant de l'aide étatique, ce n'était pas un mince changement que de devoir s'adapter à une économie de concurrence, destinée à la consommation rapide de produits de masse ! De plus, cette révolution s'accompagnait de profondes mutations techniques — à cause de l'informatisation de techniques de production puis de la numérisation des données — et même sociologiques, avec l'arrivée sur le marché de nouvelles catégories de lecteurs, les premières générations de jeunes gens mais aussi de jeunes femmes, bénéficiaires des progrès (relatifs) réalisés par les différents systèmes éducatifs des États arabes (Eickelman 1997).

L'énorme succès du « livre islamique » (Gonzalez-Quijano 1991 ; Eickelman 1998) résume ce changement aux allures de révolution culturelle silencieuse. Il est apparu à peu près à cette époque et s'est développé jusqu'à représenter une partie très importante, sinon majoritaire, de l'offre éditoriale, y compris dans le tout nouveau domaine de l'édition électronique, surtout sur cédérom. Il est surtout très représentatif des profonds bouleversements qui ont achevé d'affaiblir une édition arabe, qui ne reposait pas de toute manière sur des bases solides. Dans nombre d'États, les aides étatiques, souvent indispensables au fonctionnement de la profession, devaient en effet disparaître, pour toutes sortes de raisons économiques (baisse des revenus pétroliers pour un pays comme l'Algérie ou encore embargo imposé à l'Irak, entre

autres exemples). Mais les causes sont également, indissociablement, politiques, lorsque la traditionnelle méfiance de régimes souvent autoritaires vis-à-vis des intellectuels rejoint la pression exercée par une partie de l'opinion gagnée par les idées de l'islam politique contre de nombreuses formes de création artistique, tandis que le reste de la population se contente de rêver à une vie meilleure...

Naturellement, c'est une certaine édition « de qualité », qui en a pâti le plus, d'autant plus qu'elle a subi, sans s'y être préparée, l'avènement, dans le monde arabe également, du règne de la « culture marchande ». Il est vrai qu'un très petit nombre d'éditeurs respectables a su s'adapter aux nouvelles conditions économiques (les éditions Rayyes entre Beyrouth et Londres, Al-Mu'assa al-'arabiyya entre Beyrouth et Amman, Dâr al-Madâ à Damas, Al-Maktab al-'arabi lil-kitâb à Casablanca, Dâr al-Shurûq au Caire, dont le propriétaire, Ibrâhîm al-Mu'allim, jouera un rôle considérable dans la rénovation du syndicat des éditeurs arabes...). Mais, globalement, la modernisation de l'édition arabe a profité aux entreprises les plus commerciales, et la concentration du secteur s'est accompagnée également, pour les activités les plus lucratives telles que le livre scolaire, d'une entrée sur le marché de quelques acteurs internationaux (Longman, Hachette...).

Le bilan chiffré, même si l'on doit manier ce type de données avec beaucoup de prudence, est très sombre (Gonzalez-Quijano 1989 : 202-203) : à la fin des années quatre-vingt, la production en arabe ne représentait qu'à peine 1 % de ce qui s'éditait dans le monde (alors que les pays arabes représentaient 4 % de la population mondiale). Au regard des dizaines de milliers de titres imprimés annuellement dans chacun des grands pays européens, l'Égypte, le Liban, les deux « géants » du livre arabe, plafonnaient, dans le meilleur des cas, très largement en deçà de la barre des dix mille, et avec des tirages en baisse régulière (on est passé de deux mille à trois mille exemplaires en moyenne pour un roman, à cette époque, à guère plus d'un millier aujourd'hui).

Les enjeux de la révolution de l'information

Aux maux traditionnels de l'édition, déjà évoqués, et à ceux de la société (paupérisation des couches moyennes notamment) est venu s'ajouter aujourd'hui un nouveau défi. En effet, l'édition arabe avait à peine commencé à amortir le choc de cette première révolution, celle de l'industrialisation de la culture, qu'elle a dû se résoudre à en subir un autre, celui de la révolution de l'information (Al-'Adhim 1998 : 57). Car la libéralisation économique des années 1970 apparaît aujourd'hui comme le prélude à l'intégration de plus en plus rapide de la région à l'économie mondiale. En dépit des réticences, et alors qu'ils sont loin d'être tous bien préparés à de tels défis, les États arabes ont dû accepter de se défaire progressivement de leurs monopoles sur les moyens de télécommunication, et même sur les médias. Avec la

numérisation des données, et la convergence des différents supports d'information qui constituent un aspect essentiel du « nouvel ordre numérique mondial », l'édition arabe est à la veille de nouveaux défis, et elle sera plus que jamais confrontée à une concurrence internationale qui risque de mettre à mal un secteur totalement incapable de faire front aux géants internationaux.

Néanmoins, à côté de nombreux aspects négatifs que l'on ne développera pas davantage, l'entrée du monde arabe dans l'ère du numérique et de la globalisation comporte, également, des aspects positifs. Les nouvelles données techniques et économiques dessinent plus fortement que jamais les contours d'un bassin d'exploitation qui met plus que jamais en évidence, et peut-être même renforce (Alterman 1998) les traits spécifiques de cette niche économique particulière dessinée par le marché des populations arabophones. On constate ainsi que la diffusion plus importante d'internet marginalise un peu l'offre en anglais et renforce la demande pour un contenu arabe. De même, la diffusion de programmes télévisés de qualité, en arabe mais sur un « format » occidental, du type Al-Jazira, confirme un tel phénomène.

Pour l'édition, l'effacement, au moins partiel, des frontières, sous la pression des contraintes économiques et technologiques donnerait enfin au marché du livre et de l'imprimé la chance d'acquérir sa vraie dimension régionale (Mermier 2002). Sur un tel marché, et même s'ils ne sont que les relais locaux de grandes multinationales, certains acteurs, tels les éditions Dâr al-Shuruk par exemple, peuvent parachever leur processus de modernisation en s'engageant dans les supports électroniques. Ceux-ci, par la convergence entre les différents médias qu'ils permettent, constituent une concurrence supplémentaire pour le livre, comme pour le reste des anciennes industries culturelles, mais ils ouvrent également à la diffusion de l'écrit des possibilités inédites, qui rompent avec les entraves traditionnelles de l'édition. De très nombreux sites (à l'image de <maraya.com>) montrent comment, en particulier grâce à des coûts très faibles, des productions spécifiques, telles que la poésie, peuvent gagner en diffusion à travers internet. Celui-ci, par l'adjonction du son et de l'image, pourrait même permettre aux lecteurs arabes d'aborder l'écrit électronique en renouant avec un héritage qui n'a jamais été totalement oublié, celui de l'écrit d'avant l'imprimé, avec une très forte oralisation dont témoigne le goût pour la déclamation ou encore la récitation.

Au moment où tant de raisons poussent au pessimisme, on peut rêver que cette tradition, à laquelle l'imprimé moderne n'a jamais totalement fait justice et dont on peut faire l'hypothèse qu'elle n'a cessé de grever l'essor de l'imprimé arabe, retrouve toute son actualité. A l'âge de l'information électronique, l'édition arabe du troisième millénaire renouerait enfin avec son riche passé...

Bibliographie

- ‘Adhim, Sâdiq Jalâl (al) 1998. – *Hiwâr bi-lâ difâf* = *Dialogue sans rive*. – Beyrouth ; Amman : Al-Mu’assassa al-‘arabiyya lil-dirâsât al-nashr, 1998.
- Alterman, Jon B. 1998. - *New Media, New Politics ? : From Satellite Television to the Internet in the Arab World*. – Washington : The Washington Institute for Near-Est Policy, 1998.
- Anderson, Benedict 1983. – *Imagined Communities : Reflections on the Origin and Spread of Nationalism*. – 2nd revised ed. – London ; New York : Verso : New Left Books, 1991. - XV-224 p. - éd. orig. : 1983. – *L’imaginaire national : réflexions sur l’origine et l’essor du nationalisme* ; trad. de l’anglais par Pierre-Emmanuel Dauzat. – Paris : Éd. la Découverte, 1996.
- Eickelman, Dale 1997. – “Muslim Politics : The Prospects for Democracy in North Africa and the Middle East”. – In : *Islam, Democracy and the State in North Africa* / ed. John P. Entelis. – Bloomington ; Indianapolis : Indiana University Press, 1997, p. 17-42.
- 1998. - “Inside the Islamic Reformation”. – In : *Wilson Quarterly*. – [Washington : The Woodrow Wilson International Center](#) – 1998, vol. 22, n° 1, p. 80-89.
- Gonzalez-Quijano, Yves 1991. – “Les livres islamiques : histoires ou mythes ?”. – In : “Mythes et récits d’origine”. – *Peuples méditerranéens*. – Paris : Peuples méditerranéens – 1991, n° 56-57, p. 283-292.
- Gonzalez-Quijano, Yves (éd.) 1998. – “Le livre arabe et l’édition en Égypte : faits, enjeux, débats”. – *Bulletin du Centre d’études et de documentation économique, juridique et sociale (CEDEJ)*, Le Caire, CEDEJ – 1989, n° 25, 214 p.
- Gonzalez-Quijano, Yves 1998. – *Les gens du livre : Édition et champ intellectuel dans l’Égypte contemporaine*. – Paris : CNRS Éditions, 1998.
- 2001. – “L’édition dans le monde arabe : l’Égypte comme une sorte de modèle”. – In : *Les mutations du livre et de l’édition dans le monde du XVIIe à l’an 2000* / éd. J. Michon ; J.-Y. Mollier. – Montréal ; Paris : Les Presses de l’université Laval : L’Harmattan, 2001, p. 399-406.
- Graham, William A. 1987. - *Beyond the Written Word : Oral Aspects of Scripture in the History of Religion*. - Cambridge : Cambridge University Press, 1987.
- Hourani, Albert 1991. - *La Pensée arabe et l’Occident*. - Beyrouth : Nawfal, 1991.

Ibrahim, Sonallah 1992. - *Le Comité*. - Arles : Actes Sud, 1992.

Kepel, Gilles 1984. - *Prophète et Pharaon : les mouvements islamistes dans l'Égypte contemporaine*. - Paris : La Découverte, 1984.

Khalîfa, Abd al- 'Azîz Cha'bân 1974. - *Harakat nashr al-kitâb fî misr = Le mouvement éditorial en Égypte*. - Le Caire : Hay'at al-kitâb, 1974.

Lytard, Jean-François 1979. - *La condition post-moderne*. - Paris : Minuit, 1979.

Martin, Henri-Jean 1988. - *Histoire et pouvoirs de l'écrit*. - Paris : Perrin.

Mermier, Franck 2002. - "La culture comme enjeu dans la métropolisation : capitales et foires du livre dans l'Orient arabe". - In : *Les Cahiers de la Méditerranée*. - Nice : Centre de la Méditerranée moderne et contemporaine - 2002 [à paraître].

Nusayr, Aïda Ibrâhîm 1994. - *Harakat nashr al-kitâb fî misr fil-qarn al-tâsi' 'ashar = Le mouvement éditorial en Égypte au XIXe siècle*. - Le Caire : Hay'at al-kitâb, 1994.

Sabat, Khalîl 1966. - *Târîkh al-tibâ'a fil-sharq al-awsat = L'histoire de l'imprimerie au Moyen-Orient*. - Le Caire : dâr al-Ma'ârif, 1966.